
CONTE MOINS CONTE
LA REINE

DES FEES.

IL y avoit une fois un Roi qu'on appelloit le Roi Guillemot; c'étoit bien le meilleur Prince de la terre, qui ne demandoit qu'amour & simplesse, on assure même qu'il se mouchoit à la manche de son pourpoint; il n'avoit aucun empressement pour le Mariage. Cependant comme la race Guillemote étoit fort ancienne, les Peuples souhaitoient qu'il leur donnât des Successeurs, on avoit parlé de plusieurs mariages differens, mais il s'y étoit toujours trouvé des difficultez invincibles. Une Princesse du voisinage qui se nommoit Urraca, avoit des États qui étoient fort à la bienfiance du Roi Guillemot, mais Urraca avoit toujours marqué de la répugnance pour le mariage, & beaucoup d'insensibilité pour les soins que plusieurs Souverains, & particulièrement le Comte d'Urgel, s'étoient donnez pour lui plaire.

Sa passion dominante étoit l'Astrologie, & elle ne se détermina à se marier, qu'après avoir reconnu dans les Astres qu'elle seroit mere d'une Princesse toute parfaite, qui seroit un prodige de beauté & de vertu, qui seroit des biens infinis, & n'auroit d'autre passion que de soulager les affligés. Cette connoissance l'obligea à écouter les propositions qu'on lui faisoit de toutes parts; sa nourrice lui parla souvent en faveur du Comte d'Urgel qui l'avoit mise dans ses intérêts par de grandes liberalitez,

litez, mais Urraca qui étoit de l'humeur de la plupart des autres femmes, qui sont sensibles aux rangs distinguez, aima mieux être Reine, que Comtesse d'Urgel.

Le Roi Guillemot averti des dispositions de la Princesse, fit partir un Ambassadeur avec une Procuration pour l'épouser, & lui envoya à même tems une Ceinture dorée, un paquet d'Epingles, un petit Couteau & une paire de Ciseaux, (présens ordinaires de ce tems-là.) Ce mariage fut bien-tôt conclu, & la cérémonie des épousailles aussi. La nouvelle Reine prétendit que le Roi son mari iroit la chercher lui-même, & qu'il feroit quelque séjour dans ses Etats, avant que de la mener dans son Royaume. Mais le Roi Guillemot rejetta cette proposition, & voulut absolument que la Reine allât le trouver.

La fière Urraca ne s'accommoda point d'un ordre si absolu, & la méchante nourrice qui n'avoit reçu aucun présent des Guillemots, anima l'esprit de sa maîtresse, en sorte qu'ils passèrent plus d'un an en cet état. Le Comte d'Urgel qui avoit trouvé moien de voir la Reine sans qu'elle s'en fût aperçûe, en étoit devenu passionnément amoureux, & continuoit toujours à accabler la nourrice de présens, pour être informé des sentimens & des moindres occupations de la Reine.

La fierté de cette Princesse ne lui laissoit rien espérer, mais son amour ne lui permettoit pas de se desabuser, & il croïoit se pouvoir flater de tout par l'avarice de l'artificieuse nourrice, & quoi que dans ces premiers temps on fut fort éloigné de la corruption de ce siècle, l'amour, qui dans tous les temps a été subtil & plein d'inventions, lui inspira d'engager la nourrice à le produire auprès de la Reine, en lui persuadant que c'étoit le Roi Guillemot qui l'alloit voir *incognito*. Cela lui parut d'autant plus aisé, que la Reine n'avoit jamais vu le Prince
son

son époux. Il le propofa à la nourrice, & lui préfenta à même tems fa tocque pleine de Guillemots d'or, qui alors étoient forts rares.

La nourrice éblouie par un fi riche préfent, lui promit tout, & ils concertèrent enfemble que le Comte feroit habiller un Page des livrées du Roi Guillemot; que ce Page porteroit une guirlande de fleurs à la Reine, & lui diroit que fon Confeil n'ayant pas voulu permettre qu'il allât la voir en équipage de Roi, il defiroit fe rendre auprès d'elle fe-crettement, & l'envoioit pour lui en demander la permiffion. Ce projet fut executé dans toute fon étendue, & la nourrice ne manqua pas de faire valoir à Urraca la galanterie du Roi Guillemot, en forte que cette pauvre Reine fe trouva groffe, & accoucha au bout de neuf mois d'une belle Princeffe, fans qu'elle entendit plus parler du Roi Guillemot; elle ne laiffa pas néanmoins de lui envoyer un Courier, pour lui apprendre la naiffance de fa fille. Le Roi Guillemot fe mit fort en colére en apprenant cette nouvelle, & voulut faire mourir le Courier, mais fon Confeil l'en empêcha, & le renvoya avec une lettre très-piquante contre l'honneur de la Reine.

Comme la race des Guillemots étoit fort ancienne, & qu'ils avoient pour devife, *plûtôt mourir que de perdre l'honneur*, toute la maifon fut fort mortifiée de cet affront, fur tout le Roi qui étoit inconfolable, & menaçoit fes Sujets de fe laiffer mourir de faim: (fiécle groffier où les maris moins polis que ceux d'aujourd'hui, avoient la fimplicité de fe punir des fautes leurs femmes.)

Revenons au Roi Guillemot qui faillit à devenir fou, lors qu'un jour fe promenant le long d'une allée, il entendit une voix qui le fuivoit criant, *coucou, coucou*; c'étoit en ce temps-là la plus grande injure qu'on pût dire à un homme marié. Le Roi entra en fureur, appella fes Gardes, & commanda qu'on mit en pièces ce téméraire, la voix ne cefla point

point pour toutes ces menaces; on aprit au Roi pour l'appaiser, que c'étoit un oiseau: cela ne servit qu'à l'irriter davantage, se plaignant que tout le monde s'entretenoit de son aventure jusqu'aux oiseaux, qui disoient tout haut ce que les hommes ne faisoient que penser. Dans la colère où il étoit, il ordonna qu'on exterminât tous les oiseaux de son Royaume, & sa vengeance n'étant pas satisfaite par ce cruel massacre, il voulut encore qu'on les mangeât; tous les Courtisans en mangèrent par complaisance, & on les trouva si bons, qu'on a toujours continué, car auparavant on auroit eu de l'horreur pour un homme qui auroit mangé un oiseau; & le plaisir que le Roi Guillemot eut à se venger, lui fit changer la résolution qu'il avoit faite de se laisser mourir de faim.

Pendant que le Roi Guillemot exterminoit l'innocente Volaille, la Reine qui attendoit le retour de son Courier, nourrissoit elle-même la petite Princesse, craignant que si elle suçoit le lait d'une nourrice ordinaire, elle ne prît aussi les mauvaises inclinations qu'elle pourroit avoir; & comme les Fées se mêloient de tout en ce tems-là, elle envoya prier une Fée de ses amies qu'on nommoit *Belfunsine*, & qui habitoit dans les Pyrenées, de vouloir être marraine de la Princesse.

La Fée sensible à un si grand honneur, la donna d'une infinité de bonnes qualitez: & la nomma *Meridiana*; la Reine donna une fête très-magnifique pour faire plus d'honneur à la Fée, & l'auroit continuée plusieurs jours sans l'arrivée du Courier qui lui apporta la lettre outrageante du Roi Guillemot. La pauvre Reine qui étoit dans la bonne foi, pensa mourir subitement lorsqu'elle eut appris que le Roi Guillemot désavouoit l'enfant, & la traitoit avec la dernière indignité: Dans le desespoir où elle étoit, elle ne trouva point de meilleur remède que d'assembler son Conseil: elle leur exposa toute l'affaire
comme

comme elle s'étoit passée, les assurant que sa nourrice étoit un témoin fidèle de toute sa conduite; elle leur demanda ensuite justice contre le mauvais procédé du Roi Guillemot; il fut résolu d'une commune voix qu'on lui déclareroit la guerre; & quoi que les Etats du Roi Guillemot fussent d'une plus grande étendue que ceux de la Reine Urraca, ses Sujets étoient si persuadés de la perfidie du Roi Guillemot, & de l'innocence de la Reine, qu'ils jurèrent tous de hazarder leurs biens & leurs vies pour la réparation de cette injure. On déclara la guerre au Roi Guillemot, & on leva des troupes de toutes parts, on se préparoit fort sérieusement à la guerre, & chacun raisonna sur une aventure si extraordinaire. Ceux qui connoissoient la simplicité du Roi Guillemot, & son peu d'empressement pour les Dames, jugeoient que l'enfant n'étoit pas de lui, sachant bien qu'il n'étoit pas capable d'entreprendre un tel voyage, ni de faire une semblable galanterie: la Reine étoit en réputation d'être la plus vertueuse Princesse de la terre, plus on examinait toutes ses actions, moins on trouvoit d'occasion ni même de prétexte de soupçonner sa conduite.

Plusieurs Potentats voisins voulurent se mêler d'accommodement, mais les Guillelots jaloux du point d'honneur, rejetèrent toutes les propositions qui tendoient à reconnoître l'enfant; & la Reine qui croyoit avoir été abusée sous la foi du mariage, aimoit mieux périr avec tous ses Sujets, si le Roi Guillemot ne convenoit du fait, & n'alloit lui demander pardon de sa perfidie.

Le Comte d'Urgel fut un de ceux qui s'empressèrent davantage pour cet accommodement, & comme il aimoit toujours la Reine, & qu'il ne faisoit pas grand cas des Guillelots, il proposa pour épargner le sang de tant de Peuples, de décider l'affaire dans un Combat en champ clos, & s'offrit, à défendre l'honneur de la Reine en qualité de son
Che-

Chevalier. Le Roi Guillemot ne voulut point accepter ce parti, mais le Prince Guilledin son frere, qui avoit un courage digne des anciens Guillemots, pria les Etats du Royaume assemblez, de lui permettre de combattre le Comte d'Urgel: Comme il ne s'agissoit pas de moins que de la perte du Royaume, les Etats lui permirent le Combat avec de grandes acclamations, & s'étant rendu au jour marqué par le Cartel, armé de toutes pièces, dans la Ville Capitale des Etats de la Reine, il y trouva le Comte d'Urgel, qui témoigna beaucoup de mépris pour un Champion qu'il croyoit fort au dessous de son courage.

Le Combat se fit en présence de la Reine & de son Conseil; & soit que le Prince Guilledin fut plus adroit que le Comte d'Urgel, ou que la Victoire se déclare toujours pour la vérité, le Prince renversa le Comte d'un coup de lance, dont il le blessa mortellement. Les Juges y étant accourus, il déclara avant que de mourir, qu'il avoit trompé la Reine par le secours de la nourrice. Cette méchante femme fût arrêtée, & n'eut pas la force de disconvenir de tout ce que le Comte venoit de dire.

La malheureuse Reine éclaircie d'un mystère, qui malgré sa bonne foi la faisoit paroître coupable, seroit morte de douleur, si par les Conseils de Bel-funfine elle n'eût suspendu son desespoir pour l'amour de Meridiana: elle ne laissa pas d'ordonner que la nourrice fût remise au Prince Guilledin, & de lui faire rendre la ceinture dorée, les épingles, le petit couteau & les ciseaux, que le Roi Guillemot lui avoit envoyez.

Le Prince Guilledin se retira victorieux, & fut reçu dans les Etats de son frere avec des applaudissemens extraordinaires. La nourrice, enfermée dans une cage de fer, fut long-temps traînée par les ruës; & on la jetta ensuite dans la mer. Le Roi Guillemot qui avoit refusé le défi du Comte d'Urgel, fut
tondu

tondu & enfermé, & le Prince Guilledin monta sur le Trône.

Urraca honteuse de ses malheurs, n'eût pas le courage de souffrir la vûe d'aucun de ses Sujets, & se retira avec sa chere fille & la Fée Belfunsine dans une montagne des Pyrenées, qui est la plus haute de toutes, & qu'on nomme le Pic de midi; elle mit toute son application à bien élever Meridiana, à lui inspirer du mépris pour tous les hommes, & à lui apprendre tout ce qu'elle sçavoit d'Astrologie; cette jeune personne devenoit chaque jour plus agréable, & avoit déjà beaucoup plus d'esprit & de raison, que n'en ont d'ordinaire les enfans de cet âge. Belfunsine l'aimoit aussi tendrement que sa propre mere, l'une & l'autre lui faisoient part, Urraca de sa science, & la Fée de ses secrets surnaturels; elle se souvenoit de tout ce qu'on lui avoit dit une seule fois, & elle étoit d'un naturel si doux, qu'elle obéissoit toujours sans réplique à tout ce qu'on vouloit exiger d'elle. La grande beauté de Meridiana, sa docilité, & les progrès continuels qu'elle faisoit dans les Sciences & dans tous les secrets des Fées, consoloient beaucoup sa triste mere, mais comme tous les bonheurs de la vie sont de peu de durée, une autre Fée qu'on nommoit *Barbasta*, jalouse de la beauté & des talens extraordinaires de la jeune Princesse, l'enleva secrètement, & de peur que Belfunsine ne découvrit sa retraite, elle brûla du genièvre & d'autres graines dans tous les endroits de son passage, & alla enfermer la Princesse dans une tour fort haute qui est au Château de Pau, situé au pied des Pyrenées; elle lui donna pour tâche de tirer de l'eau d'un puits fort profond, de la mettre dans un crible, & de monter ensuite cinq cens degrez pour la porter au haut d'une Tour, où la Fée avoit un petit Jardin qu'elle lui faisoit arroser.

La Reine Urraca déjà accablée par ses malheurs, ne pût survivre à la perte de sa chere fille, & mourut

rut peu de tems après l'enlèvement de Meridiana, sans que l'amitié que Belfunfine lui témoignoit, ni toutes les assurances qu'elle lui donnoit, de n'avoir jamais de repos qu'elle n'eût découvert sa retraite, fussent capables de la consoler.

Cependant Meridiana, bien loin de se plaindre de sa pénible tâche, s'en acquittoit avec beaucoup de succès, & s'aidoit même des secrets que Belfunfine lui avoit déjà appris, sans que Barbastia s'en aperçût jamais; en sorte que toutes les fois que cette méchante Fée paroissoit, la Princesse la recevoit d'un air fort gracieux, la suppliant toujours de lui ordonner quelque chose de plus difficile, & l'assurant qu'elle ne scauroit jamais prendre assez de peine pour plaire à une si bonne Fée.

Barbastia surprise & du rude travail & de la patience de la Princesse, ne laissoit pas de lui donner chaque jour de nouvelles occupations, dont les dernières étoient toujours plus pénibles que les autres, jusqu'à lui faire ramasser un boisseau de millet grain à grain, la menaçant de lui faire souffrir d'horribles supplices, si elle en oublioit un seul, & si elle ne sca voit lui dire combien il y avoit de grains dans le boisseau.

Meridiana s'en acquittoit toujours de la même manière, & ne manquoit jamais de remercier Barbastia de ses bontez; la Fée vaincue par la docilité de la Princesse, se laissa enfin de la persécuter, & ayant un jour visité Belfunfine qu'elle trouva fort affligée, elle lui demanda le sujet de son chagrin: La bonne Fée lui conta naturellement d'où venoit son affliction, & lui exagéra à même temps la beauté, le bon naturel, & les talens admirables de Meridiana, elle fondeoit en larmes en faisant ce récit. Barbastia qui étoit persuadée du mérite de la Princesse, se laissa attendrir par les larmes de sa compagne, & lui promit de découvrir sa retraite, & de la lui ramener sur le Pic de midi, à condition qu'elle engageroit cette charmante Princesse à l'aimer.

Belfunfine ravie de la seule pensée de revoir sa chere Meridiana promet tout : Dès le lendemain Barbastas se rendit sur le Pic de midi ; & présenta la Princesse à Belfunfine, qui faillit à mourir de joye en la revoyant ; elle tâcha de la consoler de la mort de sa mere, & les deux Fées l'ayant embrassée tendrement, lui promirent l'une & l'autre de lui servir de mere, & de ne lui cacher aucun de leurs secrets : elles lui donnerent par avance une bague qui la mettoit à couvert des insultes que d'autres Fées jalouses auroient pû lui faire ; elle fut long-temps à pouvoir se consoler de la mort de sa mere ; elle lui fit bâtir un magnifique mausolée sur le haut de la Montagne, & cette mort ne laissa pas de l'engager à de nouvelles réflexions sur la malheureuse condition des mortels, qui sont exposez à tant de misères differentes, sans que les grands Princes soient dispensés de cette fatale vicissitude ; alors elle se confirma dans la résolution qu'elle avoit déjà prise, & que la Reine sa mere lui avoit si souvent inspirée, de pratiquer la vertu, de renoncer au commerce des hommes, de s'appliquer de nouveau à la connoissance des Astres, & de profiter de la bonne volonté que les Fées avoient pour elle ; remplie de ces sentimens elle s'attacha fortement à Belfunfine, qui acheva de lui apprendre tout ce qu'elle sçavoit.

Barbastas qui ne l'aimoit pas moins que sa compagne, lui fit part aussi de tous ses secrets ; elle se trouva en plusieurs assemblées de Fées, où elle fut fort admirée & applaudie ; comme elles remarquèrent qu'elle étoit informée de tous leurs secrets, & qu'elle étoit entièrement détachée de la vie, elles résolurent de la recevoir au nombre des Fées ; elle parut touchée de l'honneur qu'on lui faisoit, mais lorsque dans la cérémonie on lui proposa de prendre la figure d'un Dragon pour avoir le don des illusions, & pour faire paroître un magnifique Palais où il n'y avoit que de la fumée, elle s'en défendit, & allegua qu'elle ne vouloit tromper personne ; la plupart des Fées murmurèrent contre cette délicatesse, mais cela passa à la plu-

pluralité des voix en faveur de sa beauté & de sa grande naissance. Aussi-tôt qu'elle fut Fée, elle ne songea qu'à profiter des avantages du Féisme pour soulager une infinité de personnes opprimées; elle choisit pour sa demeure une grotte au pied des Pyrenées, qu'elle orna d'une infinité de belles Statuës, & qu'on appelle encore aujourd'hui l'Espalungue de Meridiana; elle parcourut toutes les contrées de l'Univers, sous prétexte de visiter les Fées ses compagnes, à qui elle fit de riches présens, quoi qu'elle n'eût entrepris ce Voyage que pour connoître les mœurs de toutes ces Nations. Mais elle reconnut qu'il y avoit partout de la malice, de l'infidélité, & de la foiblesse, & que la plupart des hommes avoient presque toujours les mêmes défauts en quelque País qu'ils fussent, & n'en trouvant aucun qui fût parfaitement heureux, & qui ne desirât encore quelque chose, cette connoissance lui donna beaucoup de compassion pour leurs misères, & la fortifia dans la résolution où elle étoit de soulager toujours les malheureux.

Pendant tout son voyage elle ne perdit jamais d'occasion de faire du bien; étant arrivée aux Indes chez la Fée Mamelec, elle remarqua dans son Palais une jeune personne d'une beauté surprenante, qui étoit occupée à couper du chaume pour faire de la litière à cinquante Chameaux.

Meridiane jugeant qu'il pouvoit y avoir quelque chose fort extraordinaire, lui demanda qui elle étoit; la belle lui avoua qu'elle étoit fille du Roi de Monomotapa, & lui dit que sa marâtre cherchant à se venger de ce qu'elle n'avoit pas voulu épouser un de ses freres, avoit prié la Fée Mamelec de l'enlever, & que la Fée l'avoit enchantée pour trois cens ans, dont il n'y en avoit encore que deux cens de passez; elle se mit à pleurer en achevant ces paroles, & pria Meridiana de ne la détourner pas de son travail, parce que s'il n'étoit pas fini à l'heure marquée, quatre vieilles, qui étoient ses surveillantes, se relayeroient à la battre, la première lui donneroit cinquante coups

de bâton sur la plante des pieds, la seconde lui en donneroit autant sur les épaules, & les deux autres chacune vingt-cinq, moitié sur le ventre, & l'autre moitié sur les fesses. Meridiana attendrie par le récit de tant de cruauté, donna un coup de baguette sur une pierre, & en un instant l'écurie des Chameaux fut garnie de litière. La Belle Indienne étonnée de cette merveille, jugea que Meridiana étoit une grande Divinité, & la conjura les yeux baignez de larmes, d'avoir pitié de sa misère; la Fée la consola & lui promit de s'employer pour son service; elle en parla à Mamelec, & lui demanda avec de grandes instances la grace de cette belle Princesse, qu'elle lui accorda de fort bon cœur. Meridiana accourut vers la Princesse, & l'assura en lui présentant une rose blanche, qu'elle se trouveroit au bout d'une heure dans la même chambre d'où elle avoit été enlevée, sous le même habit & avec la même jeunesse & beauté qu'elle avoit le jour de son enlèvement. Il est vrai qu'elle arriva dans le Palais du Roi son pere; mais comme ce Royaume étoit passé dans une autre maison depuis un si long espace de temps, personne ne la reconnut. Le Roi qui avoit plusieurs enfans, fut fort surpris de voir la Princesse; on admira sa grande beauté, mais comme il s'agissoit de lui céder le Royaume, personne n'osoit se déclarer en sa faveur. On examina les Archives, & on trouva qu'il étoit vrai qu'une Princesse du sang Royal avoit été enlevée par les Fées; mais quelle apparence qu'on l'eût rendue au bout de deux cens ans. En un mot, le Roi ne trouva pas à propos d'approfondir une question qui auroit pu lui coûter sa Couronne.

Comme tous les Peuples aiment la nouveauté, & que ceux de Monomotapa marquoient beaucoup de curiosité de voir cette personne si extraordinaire, on fit craindre au Roi qu'il se pourroit faire quelque soulèvement en faveur de cette Princesse, & que pour se mettre l'esprit en repos, & assurer la Couronne à ses enfans, il falloit en bonne politique la faire mourir;

rir; d'autres moins cruels lui inspiroient de marier cette belle Princesse à son fils aîné; mais le Roi qui étoit fort avare, & qui s'étoit proposé de tirer assez d'argent du mariage du Prince, pour marier deux de ses filles, rejetta ce dernier avis, & résolut de faire mourir la Princesse, l'accusant de séduire ses Peuples; elle fut arrêtée, & pendant qu'on lui faisoit son procès, le fils aîné du Roi, touché des charmes de cette belle personne, alla déclarer à son Pere, que s'il faisoit mourir cette Princesse, il se jetteroit dans le même bucher qu'on dresseroit pour la brûler. Le Roi fut fort offensé de la déclaration de son fils, qui ne servit qu'à hâter le supplice de la malheureuse Princesse. Mais la Fée Meridiana qui avoit prévu ce qui lui arriveroit, l'alla visiter dans sa prison, & la trouva beaucoup plus affligée de la résolution que le Prince avoit prise de mourir avec elle, que de son propre malheur; la Fée lui scût bon gré de la reconnoissance qu'elle avoit pour ce jeune Prince, & après lui avoir promis de ne l'abandonner jamais, elle lui aprit, que le Roi son Pere avoit caché un riche trésor dans un endroit qu'elle lui indiqua, l'assurant que le Roi régnant lui feroit de bon cœur épouser son fils en lui découvrant ce trésor.

La Fée passa ensuite dans le cabinet du Roi, lui parla d'un ton menaçant, & le traita de cruel & d'usurpateur, ajoutant qu'il étoit trop heureux de pouvoir assurer le Roiaume à ses enfans, par le mariage de cette belle Princesse, qui avoit plus de trésors elle seule, que toutes les autres Princeses des Indes ensemble; elle disparut en achevant ces paroles, & le Roi épouvanté de cette vision, fut agité d'une infinité de pensées confuses & différentes, mais son avarice prenant le dessus de tous ces mouvemens, il résolut de s'éclaircir par la Princesse même, s'il étoit vrai qu'elle eut des trésors; & jugeant que la Reine seroit plus propre à lui arracher ce secret, il la chargea de cette commission.

La Reine artificieuse comme le sont tous les Indiens,

diens, la flata & la careffa. l'appellant déjà sa chere Bru, & lui exagérant la forte passion que son fils avoit pour elle, puisqu'il vouloit mourir pour son service. La Princeffe qui avoit déjà vû plusieurs fois ce Prince, & qui sçavoit les obligations qu'elle lui avoit, assûra la Reine qu'elle seroit ravie de lui conserver ce cher fils, & lui dit que si les droits qu'elle avoit déjà sur la Couronne ne suffisoient pas, elle lui donneroit un tresor d'un prix inestimable; la Reine l'embrassa mille fois, & le tresor ayant été trouvé dans l'endroit que la Fée avoit indiqué, le mariage se fit avec des magnificences extraordinaires, & une fatisfaction réciproque des deux amans.

Meridiana ravie d'avoir fini une si grande affaire, s'en retourna dans sa grotte des Pirenées; sa vigilance & son bon cœur ne lui permirent pas de demeurer long-temps tranquille; elle se trouvoit aux couches de toutes les Reines, & ne se contentoit pas d'empêcher la supercherie des autres Fées, elle doûoit les Princefse d'une extrême beauté, & les Princes d'une grande valeur, & les rendoit même quelquefois invulnérables; de là vient que dans les siècles passez les enfans des Rois n'avoient besoin que de leur épée pour conquérir plusieurs Royaumes. La réputation de Meridiana s'étendit par tout l'Univers; & quelque envie que les autres Fées lui portassent, elle les traitoit avec tant de civilité, & elle leur sçavoit faire des petits présens si agréables & si à propos, qu'elle n'avoit presque point d'ennemies, & étoit généralement estimée dans tout le corps des Fées.

Le secours qu'elle donnoit aux Têtes couronnées ne l'empêchoit pas de rendre service aux personnes d'une condition médiocre; & si elle trouvoit une pauvre Bergere qui n'eut pas la force de defendre ses moutons contre un loup affamé, elle voloit à son secours & la conduisoit dans un bon pâturage, d'où les loups n'auroient pas osé approcher. Si un Bucheron endormi avoit perdu sa coignée, elle ne dédaignoit point de la lui rapporter, & si un pauvre voyageur

tomboit entre les mains des voleurs, elle se trouvoit à sa défense, & le garantissoit de leurs cruautéz. Enfin toute personne qui reclamoit la Fée Meridiana étoit assurée d'être promptement secourue: Ce fut par de semblables actions qu'elle gagna le cœur des personnes de toute sorte de conditions, faisant tout son plaisir à procurer le bien & à empêcher le mal.

Comme il n'y a personne qui n'approuve les bonnes actions, quoi que tout le monde n'ait pas la vertu de les faire, les Fées étoient ravies de tout le bien qu'elles entendoient dire de leur compagne, & s'aperçurent avec plaisir que la terreur qu'elles inspiroient autrefois, se tournoit en affection, qu'elles étoient bien reçues par tout, & appelées dans tous les Conseils des Rois, même des familles particulières. Belsunfine & Barbastia publioient par tout qu'elles avoient cette obligation à la belle Meridiana, & les autres Fées n'en disvenoient pas.

L'ambition qui se glisse dans toute sorte d'Etats, fit juger aux Fées que si elles choissoient une Reine, leur corps en deviendroit bien plus considérable, puisque cette Reine auroit rang parmi les autres Têtes couronnées. Ce projet ayant été applaudi par toutes les Fées, elles arrêterent un jour pour faire l'élection. S'étant rendues dans le lieu marqué l'affaire fut fort agitée; on y proposa de limiter le pouvoir de celle qui seroit élue; mais ce choix étant tombé sur Meridiana, toutes les Fées avoient tant d'estime pour elle, & tant de confiance en sa probité, qu'elles lui donnèrent une autorité sans bornes, jusqu'à pouvoir interdire celles qui lui auroient déplu.

Meridiana fut ensuite couronnée malgré sa résistance, & nonobstant les raisons qu'elle donna pour obliger l'assemblée à lui préférer la Princesse *Merlusine*; cependant elle n'abusa point de son autorité, & eut encore plus d'égards pour les Fées qu'elle n'en avoit auparavant. Cette bonne conduite les charma à un point, qu'elles n'avoient aucune peine à lui obéir. La nouvelle Reine ayant bien établi sa Mon-

archie, renvoya les Fées avec ordre de l'informer régulièrement de tout ce qui se passeroit dans les différentes Contrées où elles habitoient; & se retira elle-même dans sa grotte des Pyrenées, où elle reçut plusieurs Ambassades de la part d'un grand nombre de Souverains qui lui avoient de l'obligation, & qui la félicitèrent sur sa nouvelle dignité.

Son élévation lui donna de nouveaux soins, ne se ménageant sur rien, & toujours empressée de se trouver dans tous les endroits où elle jugeoit qu'elle pouvoit être utile à quelqu'un; elle souffroit avec impatience qu'on la remerciât d'un bienfait, & assuroit qu'elle avoit beaucoup plus de plaisir à le faire, que les autres n'en trouvoient à le recevoir. Elle blâmoit les Grands sur le peu d'attention qu'ils ont à faire la fortune de leurs inférieurs, puisque cela leur coûte si peu: elle excusoit les défauts de tout le monde, & ne comprenoit pas comment on pouvoit se résoudre à rendre un mauvais office, ou à faire du mal à quelqu'un. Enfin il n'y eut jamais personne qui honorât davantage la vertu, ni qui eût tant d'indulgence pour les foiblesses des hommes; elle se laissoit voir tantôt dans sa grotte, quelquefois sur le Pic de midi, & souvent dans d'autres endroits differens, où elle écoutoit tous ceux qui vouloient lui parler, & se servoit même des trésors qu'elle découvroit, pour les indigens; donnant aussi libéralement un boisseau d'or à une Princesse pour être mariée, qu'elle donnoit une somme modique à une Bergère pour réparer la perte d'une brebis qui lui étoit morte.

Une Marquise qui avoit été long-tems mariée sans avoir d'enfans, fut enfin assez heureuse pour devenir grosse; elle choisit une femme de confiance qui l'avoit déjà servie pour nourrir son fils.

Cette nourrice ayant fort subtilement changé son enfant avec le fils de la Marquise, ce jeune homme eut les inclinations fort basses, & donnoit mille chagrins à ses prétendus parens, jusques là que le Marquis accusoit sa femme d'infidélité, n'étant pas possible

ble qu'il fût pere d'un garçon si mal tourné. La Marquise qui n'avoit rien à se reprocher, gémissoit & pleuroit continuellement, car à mesure que ce faux Marquis devenoit plus grand, ses mauvaises inclinations se découvroient davantage. Elle avoit ouï parler de la Reine Fée & de ses merveilles, ce qui l'obligea de faire un voyage aux Pyrenées pour implorer son secours; la Marquise se jeta aux pieds de la Fée, la conjurant de la faire mourir, ou de changer les inclinations de son fils. La Fée la releva fort gracieusement, & lui dit qu'elle n'avoit aucun sujet de se plaindre ni de son fils ni d'elle même, puisque ce fils lui ressembloit & de corps & d'esprit. La Marquise mortifiée & honteuse d'une réponse qui lui paroïssoit si désobligeante, se dispoït déjà à se retirer, lorsque Meridiana l'embrassa, & lui aprit de quelle maniere son fils avoit été changé par sa nourrice, comme il lui seroit aisé de le justifier par une petite marque jaune qu'il avoit sur le bras gauche; la Marquise s'en souvint d'abord, & eut de l'impatience de quitter la Fée pour aller chercher son fils: Meridiana qui s'en appercût, & qui jugea que le voyage lui paroïtroit bien long pour se rendre auprès de son mari & lui faire part de cette bonne nouvelle, lui fit présent de deux chevaux qui faisoient cent lieues par heure, & la renvoya très-contente. Le Marquis, qui ne pouvoit se consoler de se voir un héritier si indigne, pensa mourir de joye en écoutant le recit de sa femme; son premier mouvement fut de tuer cette méchante nourrice, mais la Marquise l'appaïsa, & ils allèrent ensemble chez la nourrice, qui demouroit dans une de leurs terres; ils lui demanderent d'abord des nouvelles de son fils: elle répondit en pleurant, que c'étoit le plus méchant garçon de tout le Païs, qu'il laïssoit perdre leur troupeau, & passoit les journées à la chasse, ajoutant qu'il auroit été bien plus propre à être Marquis que Berger. Voudriez vous le changer avec le nôtre, lui dit la Marquise? Vous croyez rire, repartit la maligne Bergère, peut-être vous feroit-

il autant d'honneur que le vôtre ; mais faites mieux, chargez-vous des deux.

Pendant ce Dialogue, le jeune chasseur arriva chargé de gibier qu'il présenta au Marquis, avec une politesse digne de sa naissance. La Marquise qui crût se voir dans un miroir en regardant ce jeune homme qui lui ressembloit beaucoup, ne pût retenir plus long-temps les mouvemens de la nature, & l'embrassa à plusieurs reprises les yeux baignez de larmes : Nous parlions, lui dit le Marquis, de faire un échange de vous avec mon fils, en seriez-vous fâché ? si cela pouvoit être, repartit le jeune homme, sans faire tort à Monsieur votre fils, je me sens assez de courage pour soutenir un rang si illustre : Oûi, continua le Pere ! mais c'est une nécessité pour être Marquis, d'avoir une marque jaune sur le bras gauche ; le jeune homme retrouffe aussitôt sa manche & montre sa marque jaune. Le Marquis & sa femme ne pouvant douter de la vérité, l'embrassèrent de nouveau ; & la nourrice voyant le mystère découvert, n'eût pas la force de soutenir son imposture, & leur avoua tout.

Ce fut par de semblables actions que la Reine des Fées s'aquit l'estime & la vénération d'une infinité de peuples. Sa générosité étoit admirée de toutes les Fées, mais il s'en trouvoit fort peu qui voulussent l'imiter ; la plupart au contraire se servoient de leur pouvoir pour faire mille maux aux hommes, & soit par envie ou par malice, elles s'attachoient d'ordinaire à persécuter les belles personnes, & sur tout les grands Princes ; ce qui faisoit beaucoup de peine à la Reine Meridiana, qui auroit bien voulu être partout pour y remédier ; elle essaya plusieurs fois à leur donner de l'horreur pour le mal, & à leur inspirer de nobles sentimens, mais ce fut inutilement. Il y avoit de vieilles bossuës qui ne se nourrissoient que des larmes & des sanglots des Princesses persécutées, & qui auroient mieux aimé mourir que de cesser leurs malices. Meridiana voyant que la mauvaise habitude avoit pris le dessus, & que la chose étoit sans remède,

mède, résolut enfin de se servir de son autorité & du pouvoir qu'elle avoit de les interdire de leurs fonctions de Fée, pour autant de temps qu'elle voudroit; elle les assambla toutes, & leur témoigna le sensible déplaisir qu'elle avoit, de voir que les Fées qui seroient honorées comme des Divinitez si elles s'appliquoient au bien, ne songeoient la plupart qu'à tourmenter les personnes illustres; que les hommes étoient assez malheureux par la courte vie, par les maladies, par le manque de biens, & par une infinité d'accidens imprévus qui leur arrivoient journellement, sans que les Fées missent toute leur industrie à les persécuter, que cela paroïssoit si injuste, qu'elle avoit résolu de les interdire pour trois siècles, & de ne leur laisser que la liberté de faire du bien, afin qu'elles eussent le temps de s'appliquer à des exercices de vertu, & qu'elles se corrigassent de leur malice invétérée; elle leur ordonna ensuite de se trouver dans les dernières années du troisième siècle dans la sale du Château de Montargis, qui étoit grande & spacieuse, pour lui rendre compte des progrès, qu'elles auroient fait, promettant de rétablir dans leur fonctions toutes celles qui se feroient bien conduites, & qui auroient quelque bonne action pardevers elles. Ce fulminant Arrêt fit murmurer toute la troupe, mais il fallut obéir; la plupart des Fées abandonnèrent les montagnes, & se retirèrent presque toutes dans des vieux Châteaux, où elles s'amuserent à filer en attendant la fin de leur interdiction; & depuis ce temps-là on n'entendit plus parler, ni d'enlèvement, ni d'autres semblables vexations que les Fées faisoient; & la mémoire s'en seroit perdue si leurs Contes ne nous fussent demeurez.

La Reine Meridiana toujours appliquée au bien, fit un voyage dans l'Arabie heureuse, d'où elle rapporta le Quinquina, la Sauge, & la Betoüane, & plusieurs autres herbes qui avoient la vertu de prolonger la vie; elle les planta dans les Pyrenées, où l'on les trouve encore aujourd'hui, & dressa un magnifique Parterre, garni de toute sorte de fleurs, sur le haut du Pic de

de midi, fans que le temps ait pû détruire cet agréable Parterre, qui fubfifte encore, & que tous les curieux vont voir avec plaifir : Elle s'attacha enfuite pendant plufieurs années à connoître les eaux cryftalines qui fortent des Pyrenées; & s'étant aperçûë que ces eaux avoient plufieurs vertus differentes, elle jugea que fi elle pouvoit les faire paffer dans les mines d'or, de plomb & de foupbre qu'il y a dans ces Montagnes, les eaux prendroient la vertu de ces minéraux, & feroient d'un grand fecours pour le foulagement des hommes; elle examina leurs fources, les fit couler par de nouveaux conduits, & les mêla fi bien, que ces eaux guériffoient toute forte de maladies; & c'eft aux foins de cette illuftre Fée que nous devons les eaux de *Bagnères* pour les fièvres & d'autres maladies differentes; celles de *Bareges* pour toute forte de bleffures; celles de *Cauteres* pour les indigefions; *Aigue-bonne* pour les ulcères, & *Aigue-cautes* pour le Rhumatifmes.

Quoi que Meridiana fût bienfaifante pour tout le monde, elle avoit une prédilection particulière pour fon Païs; & fongeant que la plupart des Rois de ce temps-là étoient faineants ou imbécilles, elle étoit touchée de compaffion de voir que les hommes étoient gouvernez par de femblables Princes; l'opinion où elle étoit que les gens de fon Païs fe portoient tous au bien, & la connoiffance qu'elle avoit de leur bon efprit, lui avoit fouvent fait defirer, qu'un Prince de *Bearn* pût régner quelque jour dans le beau Royaume de France; mais comme elle étoit ennemie des injuftices, & que cela ne pouvoit fe faire fans détrôner les Rois légitimes, elle différa long-tems l'execution de ce projet; enfin elle en trouva l'occasion par le mariage d'Antoine de Bourbon, avec Jeanne d'Albret héritière de Navarre & de Bearn; la Fée difpofa fi bien les efprits, que l'affaire réuffit.

La Reine accoucha de quatre enfans differens, que la Fée qui avoit de grandes vûës abandonna aux deftinées, ne trouvant pas qu'ils euflent les qualitez neceffaires pour remplir fon projet; mais enfin la

Reine

Reine étant devenue grosse pour une cinquième fois, la Fée doña l'enfant d'un bon esprit & d'une grande valeur, & fit en sorte qu'il fut élevé sans aucune délicatesse, tout comme les enfans des particuliers, & ce fut lui qui parvint à la Couronne de France par son mérite, & peut-être aussi par les secours de la Fée. Ce Prince eut un fils que la Fée doña de beaucoup d'esprit, de valeur & de justice; mais ayant oublié de doter ces deux premiers d'une longue vie, & s'apercevant que les hommes avoient besoin d'exemples qui leur fussent long-temps présens pour les exciter à la vertu, elle résolut de réparer cette faute à la première occasion; en effet, elle doña le fils de ce dernier Prince de la justice de son Pere, de la valeur de son ayeul, & y ajouta encore une grande piété, & une longue vie.

Satisfaite de tant de bonnes actions, & sur tout de penser que les Bearnois qu'elle estimoit beaucoup, auroient occasion à l'avenir de faire quelque usage de leur talens & de leur bon esprit, par la faveur des Rois qui se trouveroient leurs compatriotes, elle voulut effacer de la mémoire des hommes le souvenir des Fées, & se retira dans sa grotte, où elle demeura plusieurs années sans se laisser voir à personne.

Il ne s'en falloit qu'environ deux ans, que les trois siècles de l'interdiction des Fées ne fussent passés, lorsque leur Reine qui les avoit assignées au Château de Montargis, s'aperçut qu'il étoit trop en désordre pour y recevoir si bonne compagnie; néanmoins comme la situation de ce Château est très-avantageuse, qu'il y a une Sale fort spacieuse, une vûe charmante, une grande Forêt, & une belle Rivière, Meridiana désira que l'assemblée y fût tenue, mais ne voulant pas se servir de son art pour le rétablir, elle se souvint que le grand Prince qui en étoit le maître, tiroit son origine du voisinage des Pyrenées, & elle étoit informée qu'il sçavoit embellir les maisons avec la même facilité qu'il gagnoit des batailles: elle se servit fort à propos de cette connoissance, & insinua à ce Prince de

retablir le Château de Montargis, ce qui fut exécuté avec autant de diligence, que si les Fées y eussent travaillé, en sorte que cette maison abandonnée depuis plusieurs années, se trouva en fort peu de temps en état d'y loger commodément plusieurs grandes Princesses; Meridiana y étant arrivée, toutes les autres Fées impatientes de faire lever leur interdiction, s'y rendirent aussi.

La Reine les ayant reçues très-favorablement, leur témoigna la joye qu'elle avoit de les revoir, & fut la première à leur rendre compte de ses occupations pendant les trois siècles de leur absence: sa modestie la fit passer succinctement sur tous les biens qu'elle avoit procurez, & elle ne parla que de l'impatience qu'elle avoit eue de les revoir; persuadée que chacune de ses sœurs avoit bien fait, & s'étoit conduite beaucoup mieux qu'elle.

La Merlusine ayant fait une profonde révérence, assura la Reine qu'elle n'avoit jamais perdu d'occasion de faire du bien à ceux de sa maison, & à beaucoup d'autres; & quoi qu'elle habitât depuis longtemps les montagnes de Dauphiné, elle avoit cédé sa retraite aux Chartreux, & s'étoit retirée dans le Château de Sassenage où elle faisoit secrètement tous les biens dont elle étoit capable, sans autre motif que la satisfaction que les âmes bien nées trouvent à pratiquer la vertu; la Reine la traita fort civilement, & après lui avoir fait beaucoup d'honneur & donné de grandes louanges, elle leva son interdiction.

Une vieille Fée fort chassieuse & mal bâtie, se présenta devant la Reine, & lui remontra qu'elle s'étoit retirée dans le Château de Pierre-encise, où elle avoit empêché que les prisonniers ne reçussent point de lettres de personne, & qu'aucun d'eux n'échappât de cette rude prison, demandant pour récompense que la Reine lui permit de Féer comme elle faisoit autrefois; la Reine lui répondit que puisque l'emploi de Geolière étoit si fort de son goût, elle lui ordonnoit de le continuer sans se mêler à autre chose: ce jugement

ment fut applaudi, & il s'éleva une grande huée contre la pauvre vieille.

Alors une grande Fée de bonne mine s'avança vers la Reine, & lui apprit qu'elle avoit choisi pour sa retraite le Château de Moncalier sur le Po, qu'elle s'étoit trouvée aux couches d'une Duchesse qui alloit de pair avec les Reines, qu'elle avoit doué la petite Princesse dont elle étoit accouchée de beaucoup d'esprit, d'une solide vertu, des plus beaux yeux du monde, d'un beau teint, & même d'une bonne conduite fort prématurée, parce que dès sa naissance elle l'avoit destinée à occuper le plus auguste Trône de la Terre, ajoutant que sa confiance sur les bonnes qualitez de cette aimable Princesse, avoit été si loin, qu'elle avoit persuadé à la Duchesse sa mere, de la donner à l'épreuve pendant un an, assurée que plus on la connoitroit, on l'aimeroit toujours davantage, ce qui avoit réuni comme elle l'avoit dit: La Fée voulut ensuite parler de beaucoup d'autres avantages qu'elle avoit procurez à son Païs; mais la Reine voyant qu'elle entroit dans des détails trop délicats, l'interrompit, & l'assura que ce qu'elle avoit fait pour la charmante Princesse dont elle venoit de parler, étoit plus que suffisant pour meriter qu'elle continuât à Féer avec la même liberté qu'elle faisoit avant son interdiction; & pour lui marquer plus fortement combien sa conduite lui étoit agréable, elle leva encore en sa faveur l'interdiction d'une autre Fée de ses amies, qui n'avoit rien fait pour mériter cette grace.

Il parut une autre Fée qui avoit l'air fort composé; elle aprit à la Reine, qu'elle étoit depuis long-tems retirée au Château de Ferrare, qu'elle avoit empêché dans plusieurs occasions les Princes voisins de s'en rendre maîtres, & que son zèle pour la Religion l'avoit engagée à faire tomber ce beau Duché entre les mains du Pape; la Reine sans entrer dans aucun détail, la blâma d'avoir laissé éteindre la maison des anciens Ducs de Ferrare, & la renvoya.

Alors il se presenta une autre Fée qui portoit une toque de velours noir sur sa tête, & dit à la Reine qu'elle habitoit au Château de Bossu en Flandre, & que pour imiter les bonnes actions de la Reine des Fées, elle avoit crû ne pouvoir mieux faire que de purger le monde d'une infinité de libertins; que pour y réussir elle attiroit tous les ans aux environs de son Château, plusieurs milliers d'hommes de toute sorte de Nations, & en faisoit périr une bonne partie; la bonne Reine eut horreur de cette grande cruauté; & lui ayant reproché la mort de plusieurs Heros, elle lui défendit de paroître jamais en sa présence.

Une autre Fée en habit de chasse se presenta devant la Reine, & lui dit qu'elle habitoit dans le Château de Fontaine-bleau long-temps avant que François premier en eût augmenté le bâtiment, qu'elle avoit été exposée à une infinité de médisances, jusques-là qu'on la faisoit passer pour un phantôme, sous prétexte qu'elle chassoit quelquefois dans la Forêt; qu'elle assuroit Sa Féale Majesté, qu'elle n'avoit jamais fait de mal à personne, évitant même de faire peur aux Bergers, & qu'elle avoit eu la satisfaction de se trouver aux premières couches d'une sage Reine, & de doüer son enfant de toutes les vertus d'un Heros, & sur tout d'une bonté semblable à celle de la Reine sa mere, & qu'elle voyoit avec plaisir que ce Prince ne s'étoit jamais démenti en rien, soit que le Roi son pere l'eût mis à la tête de ses Armées, qu'il l'eût appelé dans ses Conseils, ou qu'il l'eût chargé d'autres soins. La Reine qui s'intéressoit beaucoup au Prince de qui la Fée venoit de parler, leva son interdiction, & fit même son éloge.

Une autre Fée, qui paroissoit la suivante de celle de Fontainebleau, se jeta aux pieds de la Reine, & lui aprit qu'elle demouroit dans le Château de Chambor, où elle n'avoit presque point eu d'occasion de faire ni bien ni mal, que cependant elle avoit toujours eu bonne volonté, & que ne pouvant mieux faire, elle avoit souvent empêché les Renards de manger le-

Fais

Faisans; elle avoüa même que la seule malice qu'elle eut jamais faite, étoit de se présenter à un chasseur sous la figure d'un Renard, de se faire tirer plusieurs coups de fuzil, & de revenir sous la même figure demander au malheureux chasseur, s'il n'avoit point vû passer deux de ses petits camarades; toute la compagnie se prit à rire, & la Reine aussi.

La Fée pria cependant la Reine de la rétablir dans les prérogatives de Fée; la Reine y consentit, mais elle les borna à faire du mal aux renards, aux loups, aux chats, & à toutes les autres bêtes qui mangent le gibier.

Une autre Fée qui avoit la mine fort spirituelle, se présenta devant la Reine, & lui dit qu'elles' étoit retirée au Château de Chantilli, où elle avoit beaucoup contribué à l'éducation de plusieurs grands Heros; que dans ces derniers temps elle avoit eu un soin particulier d'embellir la maison & les Jardins, & qu'elle avoit eu l'adresse d'y attirer une Princesse si charmante, qu'elle seule sans le secours des eaux & des Jardins suffisoit pour rendre ce Château le plus agréable séjour de la terre; la Reine qui aimoit les actions où il paroissoit de la vertu & de l'industrie, lui permit de Féer comme autrefois.

Une nouvelle Fée se présenta avec des habits assez extraordinaires, & dit à la Reine qu'elle habitoit autrefois au Château de Heydelberg; que d'autres Fées ennemies de la maison Palatine, s'étoient trouvées aux couches de l'Electrice, & avoient donné plusieurs mauvais sorts aux Princes & Princeses qui en étoient nez; qu'elle s'y étoit rencontrée une seule fois par hazard, dans le temps que l'Electrice accouchoit d'une Princesse qu'elle avoit douée d'une grande vertu, d'un bon esprit, de beaucoup de probité & d'élevation, d'une ame fort noble, qu'elle n'avoit pas même négligé de lui ordonner de belles dents, & de beaux cheveux; mais cette Princesse ayant passé dans d'autres Etats, & l'Electorat dans des branches éloignées, où elle ne connoissoit personne, elle étoit dans la ré-

solution de ne retourner plus à Heydelberg, suppliant la Reine de lui assigner un autre Château pour sa demeure, & de lever son interdiction. La Reine satisfaite de la bonne foi de la Fée Allemande, la rétablit dans ses anciens privilèges, & lui assigna le Château & la Forêt de Montargis pour sa demeure ordinaire.

Une autre Fée fort replete se prosterna devant la Reine, & lui dit qu'elle habitoit au Château & dans la Forêt d'Amboise, que même une fois qu'elle se baignoit dans la Loire, elle avoit empêché le naufrage d'un bateau, & que cette action seule méritoit qu'elle fût rétablie dans privilèges; mais la Reine qui se souvint que cette Fée avoit eu part à la Conspiration qui s'étoit tramée autrefois dans le Château d'Amboise, la renvoya sans vouloir l'écouter davantage.

La Fée du Château de Blois se présenta devant la Reine, & lui dit qu'elle avoit eu soin de conserver à Blois le beau langage & la bonne crème, demandant à être rétablie dans ses droits; mais la Reine qui se souvenoit qu'elle avoit donné occasion à tout ce qui s'étoit passé dans les derniers Etats de Blois, & qui avoit la mémoire encore récente des pernicieux conseils qu'elle avoit inspirés depuis peu à un grand Prince qui habitoit dans ce Château, lui ordonna de travailler à perfectionner la crème de Blois, & lui défendit de se mêler jamais d'autre chose.

Il se présenta une autre Fée assez simplement vêtue, qui dit à la Reine qu'elle étoit une des plus anciennes Fées de l'Univers; qu'elle habitoit dans le Château de Pons en Xaintonge, qu'elle l'avoit vu avec douleur changer souvent de maître, & dans la crainte qu'il ne tombât enfin en de mauvaises mains, elle en avoit procuré la possession à un Prince qui n'étoit pas moins recommandable par son esprit & par une infinité de bonnes qualitez, que par sa grande naissance; la Reine en faveur de cette bonne action, permit à la Fée de continuer à Féer comme autrefois.

Une autre Fée s'avança qui dit à la Reine qu'elle habitoit au Château d'Epagny en Bourgogne, dont elle

le avoit procuré la possession à une grande Princesse, qui par son extrême beauté, par son air majestueux, & par sa bonne conduite, méritoit d'être comparée à la Reine des Fées, puisque sa réputation étoit connue par tout l'Univers, jusques-là que des peuples des extrémités de la terre en faisoient leur Divinité : la Fée demanda d'être rétablie dans ses privilèges, & ajouta même qu'elle n'avoit jamais fait d'autre malice, que de rompre une fois le Pont-levis du Château, pour y retenir plus long-temps la plus auguste Compagnie du monde qu'elle y avoit attirée; la Reine trouva qu'elle étoit de bon goût, & leva son interdiction.

Il en parut une autre qui avoit la mine fort sérieuse, & qui dit qu'elle habitoit dans le Château de Nancy : que c'étoit avec beaucoup de regret qu'elle avoit vu l'absence de son Prince, que si quelque chose avoit contribué à l'en consoler, c'étoit l'Alliance qu'il avoit faite avec une Reine d'un sang auguste, qui avoit beaucoup de vertu & de piété; qu'elle avoit abandonné pour quelque temps le Château de Nancy pour se trouver aux premières couches de cette Reine, & qu'elle avoit doüé l'enfant d'une bonne mine, d'une grande valeur, & d'une forte inclination de retourner dans ses Etats; que ce Prince se trouvant en âge d'être marié, elle avoit si bien conduit ses affaires, qu'elle lui avoit procuré une jeune Princesse, qui ne comptoit que des Rois & des Empereurs parmi ses Ayeuls, mais beaucoup moins considérable par sa haute naissance, que par sa docilité, par son esprit & par ses manières noble : Je me flate, grande Reine, continua la Fée, qu'en faveur de cet illustre couple, vous me rétablirez dans mes anciens droits, dans l'assurance que je vous donne que le premier enfant qui naîtra de cet auguste mariage, ne manquera pas d'être doüé fort avantageusement. La Reine se prit à rire, & leva l'interdiction de la Fée.

Il se présenta une autre Fée qui parloit un François corrompu, & qui dit à la Reine qu'elle habitoit dans le Château de Riswick, où elle avoit attiré par son adresse les Ambassadeurs des plus grands Princes de la terre, & après plusieurs Conférences les avoit enfin obligés à conclure une bonne Paix. Elle voulut parler ensuite du mérite des Princes de la maison de Nassau, à qui ce Château appartient, mais la Reine qui en étoit très-persuadée, l'assura qu'elle n'avoit pas besoin d'autres raisons pour l'engager à lever son interdiction; elle donna de grandes louanges à son zèle, & non seulement la rétablit dans toutes ses anciennes fonctions, mais elle lui accorda la même grace pour une autre Fée, telle qu'il lui plairoit de la choisir.

Une Fée fort décrépite parut devant la Reine, & lui remontra qu'elle habitoit depuis très-long temps dans le Château de Loches, où il ne s'étoit jamais rien passé contre le service du Prince, que même les Anglois ayant assiégé ce Château qu'ils croyoient pren-

prendre par famine, & ayant réduits les assiégés à la dernière extrémité faute de vivres, elle imita la voix d'un cochon, & se mit à crier jour & nuit sur les remparts, en sorte que les Anglois persuadés qu'il y avoit encore de grandes provisions dans le Château, levèrent le siège; que d'ailleurs elle avoit été d'une si grande délicatesse sur le choix des Gouverneurs de cette place, qu'elle n'y avoit jamais souffert que des personnes d'un grand mérite, & d'une probité connue, sans que dans ces derniers temps où ce Château n'avoit plus ni garnison ni fortifications, elle se fût jamais relâchée sur la probité du Gouverneur; la Reine qui aimoit les actions d'honneur la rétablit dans tous ses privilèges.

Il se présenta une autre Fée qui dit à la Reine qu'elle habitoit dans le Château de Barcelone, qu'elle avoit toujours aimé les belles actions; que néanmoins, quelque prédilection qu'elle eût pour sa Patrie, elle avoit été si touchée de l'extrême valeur de deux Princes qui avoient attaqué ses remparts, qu'elle n'avoit pu leur refuser l'entrée de son Château; la Reine repliqua, que toutes les femmes seroient vertueuses si elles n'étoient touchées du mérite de quelqu'un; que puisqu'elle avoit eu plus d'attention à la valeur de ces deux Héros qu'à son devoir, elle lui ordonnoit de sortir du Château de Barcelone, & de se rendre à celui d'Anet, où elle pourroit veiller à l'embellissement de cette Maison, lui laissant la liberté de se servir de tous ses anciens privilèges pour cela.

La Reine vouloit finir la séance, lorsqu'il parut une autre Fée vêtue à la Turque, qui dit qu'elle habitoit depuis long-temps au Château d'Adrinople, où elle avoit souvent changé la condition d'une Esclave en celle de Sultane, & que pour se conformer au caractère de la Reine des Fées, elle avoit veillé à la conservation des Princes Ottomans, ayant même fait bannir la barbare coutume d'étrangler les cadets pour la seureté de l'ainé; par-là, trois freres avoient régné consécutivement, & ensuite le fils du premier avoit succédé à son pere & à ses oncles. La Reine leva son interdiction, donna de grandes louanges à la vigilance de cette Fée, & dit qu'il seroit à souhaiter que toutes les Fées eussent la même attention, & veillassent continuellement à la conservation des grands Princes, se plaignant qu'il ne s'en fût trouvé aucune qui eût eu la vertu de passer en Espagne pour veiller à la Maison Royale: mais les Fées lui répondirent qu'elles ne choisissent que de vieux Châteaux pour leurs retraites, & que Sa Majesté sçavoit bien qu'il n'y avoit point de Châteaux en Espagne.

Plusieurs Fées étrangères se présentèrent encore, mais la Reine qui étoit persuadée des grandes vexations qu'elles faisoient dans les Contrées où elles habitoient, ne voulut pas les écouter; & après avoir fait un discours fort éloquent, pour exhorter celles qui demeuroient interdites, à s'appliquer à la vertu, elle rompit la séance après les avoir assignées à révenir dans trois siècles dans la Sale du Château de Pau, pour lui rendre compte des progrès qu'elles auroient fait dans les exercices de vertu.